



HAL
open science

[compte rendu] Martin Kern (ed.), **Text and Ritual in Early China**, Seattle/Londres : University of Washington Press, 2005. xxvii-332 pages

Guillaume Dutournier

► **To cite this version:**

Guillaume Dutournier. [compte rendu] Martin Kern (ed.), *Text and Ritual in Early China*, Seattle/Londres : University of Washington Press, 2005. xxvii-332 pages. *Études Chinoises*, 2007, pp.314 - 321. halshs-02515322

HAL Id: halshs-02515322

<https://shs.hal.science/halshs-02515322>

Submitted on 23 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martin Kern (ed.), *Text and Ritual in Early China*, 2005

Guillaume Dutournier

Citer ce document / Cite this document :

Dutournier Guillaume. Martin Kern (ed.), *Text and Ritual in Early China*, 2005. In: *Études chinoises*, n°26, 2007. pp. 314-321;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2007_num_26_1_913_t13_0314_0000_1

Fichier pdf généré le 08/11/2019

Martin Kern (ed.), *Text and Ritual in Early China*, Seattle/Londres : University of Washington Press, 2005. xxvii-332 pages

La question, centrale s'il en est, des fonctions respectives de l'écriture et du rituel dans la culture de la Chine pré-impériale et du début de l'Empire a une longue histoire en sinologie : certains des contributeurs de ce livre ont d'ailleurs récemment proposé des études revigorantes sur chacun de ces deux thèmes. Cependant, il manquait encore un ouvrage qui aborde de front la question de leur relation, c'est-à-dire du contexte proprement rituel des usages de l'écrit, mais aussi de la dimension textuelle des pratiques rituelles. Ce recueil d'articles, fruit pour l'essentiel d'une conférence internationale tenue à l'Université de Princeton en octobre 2000, vient brillamment combler ce manque en postulant entre ces deux phénomènes culturels majeurs une relation profonde, qui implique de rechercher, au-delà des formulations explicites (du canon ritualiste notamment) et dans les domaines les plus variés, le niveau pragmatique et structurel de leur interaction. Faisant fond sur les découvertes archéologiques sans précédents des dernières décennies (qui, en plus de quantité d'objets rituels, ont livré des écrits de toutes natures et sur tous types de support), les auteurs mobilisent une grande variété de disciplines (philologie, archéologie, épigraphie, histoire économique et sociale...), tout en usant parfois avec profit d'un comparatisme mesuré avec d'autres aires culturelles. Les huit articles du recueil tirent leur intérêt non seulement de leur érudition irréprochable et de leurs qualités respectives, mais aussi des effets de cohérence qui se dégagent de leur juxtaposition.

Au seuil d'un vaste panorama embrassant la période allant des Royaumes combattants à la fin des Han orientaux, Michael Nylan en appelle à l'humilité devant une abondance de nouveaux matériaux qui ont surtout, pour l'heure, contribué à ébranler les certitudes. Selon elle, refonder la compréhension de la Chine ancienne implique d'analyser simultanément les textes, les sites rituels et les objets rituels en tant qu'ils partagent des fonctions fondamentales, que ce soit dans leur rôle de consolidation de l'autorité, dans une communauté de traits formels, ou dans l'excellence technique qui les caractérise. Analysant ensuite l'image des lettrés telle qu'elle se dégage, sur près de cinq siècles, de leurs biographies contenues dans le *Shiji*, le *Hanshu* et le *Hou Hanshu*, elle fait

apparaître une évolution nette du primat de l'excellence rituelle et éthique vers celui des compétences scripturaires, littéraires et exégétiques, et fournit au passage des aperçus captivants sur la carrière des lettrés (notamment sur l'aspect dynastique de la fonction de *ru* 儒, la nature du rapport du maître au disciple, ou encore le rôle de la recommandation locale). En un magistral effort de synthèse, Nylan finit par montrer comment texte et rituel ont progressivement été placés au cœur d'un système de publicité édifiante qui, théorisé notamment par Xunzi, fut, à travers des formes variées, un grand vecteur de stabilité sous les Han. Dans un tableau rappelant aussi bien le modèle de l'intégration durkheimienne que les phénomènes de prodigalité analysés par Mauss, elle donne à voir, dans sa cohérence organiciste incarnée par la figure du souverain, une société impériale reposant sur le prestige cérémoniel et les distributions rituellement réglées de biens et de récompenses.

Dans un article qui apparaît comme le pendant philologique de l'introduction historique de Nylan, William G. Boltz soulève des questions fondamentales sur la notion d'auteur, sur les frontières textuelles et sur les modes de transmission des textes. Partant du constat que les manuscrits récemment découverts diffèrent des textes transmis moins par leur contenu linguistique que par leur structure interne, il propose de voir dans les textes pré-impériaux des constructions mobiles, composées essentiellement de petites unités distinctes et susceptibles d'être agencées diversement selon les étapes de leur réception. Voyant dans cette œuvre éditoriale le seul véritable travail d'auteur, il remet en cause aussi bien l'idée d'un auteur unique que celle d'un texte homogène. La force de cette thèse est de démontrer, à travers l'analyse méticuleuse des manuscrits de certains classiques, que ces pratiques déstabilisatrices pour nos catégories d'interprétation ne sont pas seulement un phénomène répandu (comme avaient déjà pu le suggérer les analyses de Rudolf Wagner sur le *zhang* 章 comme unité de base du Laozi), mais qu'elles sont véritablement la norme dans le rapport de la Chine ancienne à la textualité. Dans un exercice théorique stimulant, riche en considérations extrêmement concrètes (notamment sur l'aspect physique des manuscrits), Boltz remet ainsi en cause l'idée que les textes transmis entretiendraient un lien quelconque avec les manuscrits contenant des passages de ces mêmes textes, si bien que ces derniers ne doivent plus, d'après lui, être vus comme des « versions » parallèles d'un supposé texte-source, mais comme les expressions singulières de traditions rivales forgées à partir des mêmes réservoirs d'unités textuelles.

Tout en donnant la mesure de l'ampleur des documents encore sous-exploités pour la période, ces deux premiers chapitres engagent donc un vrai effort d'innovation méthodologique, au carrefour de l'histoire culturelle, de la philologie, de l'archéologie et de l'anthropologie du rituel. L'ambition est de proposer une approche contextuelle des textes dans la réalité mouvante de leurs usages, et ce en complément, sinon en alternative, à une histoire intellectuelle traditionnelle jugée trop encline à croire en l'intégrité matérielle et intellectuelle d'un corpus fixe d'écrits ou d'idées. Les six chapitres suivants sont autant d'études de cas qui, sur des objets divers, illustrent la pertinence de la ligne choisie.

Lothar von Falkenhausen ouvre cette série avec l'étude minutieuse (assortie d'une traduction solidement annotée) de cinq registres de comptes découverts dans l'Anhui et datant de 323 av. J.-C., dont la fonction était d'exempter des marchands de taxe sur certaines routes du royaume de Chu. Il tente d'y retracer l'usage de ces registres tel qu'il se déduit de leurs inscriptions et d'en analyser le rôle commercial comme un aspect de l'administration territoriale, fiscale, militaire et rituelle. La thèse de l'article est que ces registres, qui n'ont pas d'équivalent exact parmi les objets de forme avoisinante mentionnés dans la littérature transmise, ne constituent pas seulement des documents importants d'histoire économique (ils permettent notamment d'identifier un type particulier de marchands travaillant pour l'état de Chu), mais également des objets investis d'une autorité politico-religieuse. En effet, là où un support de bambou aurait suffi à une motivation purement fonctionnelle, ces registres se présentent comme des compositions finement ouvragées et calligraphiées, ce qui laisse penser que, dans leur double aspect linguistique et esthétique, ils sont en lien avec l'ensemble du système rituel qui gouverne la prodigalité royale. Ainsi, en régulant la circulation des biens, mais aussi en prolongeant l'effort de centralisation jusque dans les marges du royaume, ces registres mobilisent des ressources autant économiques que symboliques. À une époque (les Royaumes combattants) où l'on voit apparaître les premières formes de discours légal, ces objets singuliers témoignent donc, à travers le texte formalisé et imposant qu'ils véhiculent, de la persistance d'un discours royal encore fondamentalement religieux.

L'analyse proposée par Joachim Gentz de l'herméneutique du *Gongyang zhuan* 公羊傳 vise, quant à elle, à démontrer que l'ouvrage est construit selon les mêmes principes que ceux qui guident la pratique rituelle. Un parallèle aussi audacieux que convaincant est ainsi développé entre le rituel défini par sa fonction d'expression d'un ordre idéal invisible

et le *Chunqiu* tel qu'il est lu par son commentaire du *Gongyang*, c'est-à-dire en tant que mise en lumière par Confucius des règles formelles prévalant au récit historique. À chaque fois qu'un décalage est constaté entre la norme morale ou rituelle et l'action effective, ce récit est supposé par le *Gongyang zhuan* devoir en rendre compte par le biais de subtils écarts linguistiques. Gentz note que si cette méthode exégétique originale est sans exemple avant ce texte singulier, elle entretient en revanche une filiation certaine avec l'herméneutique astrologique, dont le rôle est également de pointer, sur un fond de régularité cosmique, des irrégularités annonciatrices de désastres. Dans la mesure où le commentaire produit, pour chaque situation historique relatée dans le *Chunqiu*, un correspondant historiographique formalisé par lequel toute transgression de la norme se trouve en quelque sorte rachetée, on peut parler de « lecture rituelle ». S'il fallait reprocher quelque chose à ce bel effort de conceptualisation (qui soulève en outre des questions pour l'heure sans réponse sur la fonction du canon ritualiste), ce serait de ne pas toujours préciser ce qu'un tel effort doit respectivement aux écrivains chinois de l'époque, à l'herméneutique contemporaine et à l'auteur lui-même.

On peut voir dans l'analyse fouillée que Martin Kern propose des fragments du *Shijing* contenus dans six manuscrits datant des Royaumes combattants et du début des Han occidentaux une forme d'application des principes théoriques posés par Boltz à ce qui apparaît comme le texte le plus cité de l'époque. Elle introduit une réflexion passionnante sur le statut du texte écrit et sur son rapport à la transmission écrite et oral. Le grand intérêt des fragments étudiés vient du fait qu'ils comportent des variantes textuelles différant beaucoup non seulement de la version traditionnelle de Maoshi, mais également du peu qui nous a été transmis des trois versions concurrentes. L'hypothèse de l'auteur est que, là où ces versions ont été progressivement assimilées à la tradition principale sous les Han orientaux, ces variantes manuscrites ont conservé un reflet fidèle de l'indépendance des différentes traditions du *Shijing* sous les Royaumes combattants et au début des Han. Ainsi, l'examen systématique qu'il consacre aux variantes conduit à penser que le Classique était alors un ensemble de textes circulant oralement : les variantes textuelles sont en effet essentiellement graphiques, constat qui s'accorde mal avec l'idée d'un travail de copie d'un texte à l'autre, mais plutôt avec celle de versions transcrites indépendamment les unes des autres à partir d'un texte mémorisé. Un corollaire de cette thèse est qu'il n'a jamais existé avant la fin des Han orientaux de version standardisée du *Shijing* ; le texte était d'ailleurs

probablement aussi instable avant les destructions de livres de Qin Shihuang qu'il ne le fut juste après. L'étude de Martin Kern apporte ainsi un nouveau démenti au prétendu « graphocentrisme » de la Chine ancienne : dans le cas du *Shijing*, l'autorité du texte ne viendrait pas tant de sa représentation graphique que du fait qu'il était intériorisé à travers la mémorisation et extériorisé dans l'acte de sa récitation.

Prolongeant cette ouverture sur la dimension performative des textes, David Schaberg concentre son attention sur la remontrance indirecte, genre textuel fondamentalement ritualisé dans lequel on a parfois vu l'ancêtre du théâtre chinois. Dérivée de la remontrance ordinaire, qui a historiquement existé comme institution officielle dès les Zhou orientaux, elle semble relever exclusivement du domaine de la légende. Insérée dans les textes historiographiques ou dans les recueils d'anecdotes sous la forme de courts récits souvent anachroniques, ce type de remontrance présente à chaque fois un même schéma stéréotypé : face à un souverain en proie aux turpitudes du pouvoir et interdisant toute remontrance sous peine de mort, un bouffon courageux propose un divertissement inoffensif qui engage subrepticement le souverain dans un jeu de décodage. Le travail d'élucidation auquel il accepte alors de se prêter finit systématiquement par le ramener dans le droit chemin. Se dévoile ainsi dans ces textes une pratique performative d'art verbal qui oscille continuellement entre amusement et admonition morale pour mieux déjouer la violence de l'arbitraire. À la différence des récits historiques de remontrance directe, où les ministres conservaient un rôle d'adjuvants de la politique, les fictions de remontrance indirecte semblent en effet traduire la perte d'influence des lettrés avec la mise en place de l'Empire. Si l'analogie peut être faite avec le dispositif herméneutique du *Gongyang zhuan* analysé par Gentz (dans les deux cas, on vise une même neutralisation de la déviance par son objectivation discursive), l'auteur montre également qu'en acceptant de s'identifier à des amuseurs, les *shi* 士 tentent de se redéfinir eux-mêmes par rapport à un pouvoir qui s'absolutise, et de compenser ainsi par des fictions de bravoure leur relégation à une situation de dépendance. Si l'on peut contester dans l'article un usage sans doute abusif de l'image baroque de la cour impériale comme scène, il n'en demeure pas moins que Schaberg convainc pleinement quand il voit dans la remontrance indirecte un phénomène rhétorique d'importance capitale pour l'histoire littéraire, tant il est vrai qu'elle constitue au fond une célébration des pouvoirs transformateurs de la parole.

Poursuivant ce travail sur les frontières textuelles, Mark Csikszentmihalyi analyse la façon dont certains textes établissent un lien, souvent plus rhétorique que réel, avec un objet figuratif ou rituellement privilégié qui leur confère en retour une forme de sacralité. Cette pratique renverrait à l'importance de l'espace physique dans lequel s'inscrivent les textes, ainsi qu'au fait, attesté par de nombreuses sources, que maints objets de la vie quotidienne comportaient des inscriptions censées rappeler leurs devoirs à leurs possesseurs. Ce genre de texte, que l'auteur nomme « inscriptions littéraires », aurait vocation à être lu comme la transcription de semblables inscriptions, d'où lui viendraient son prestige et sa vertu psychagogique. L'auteur fonde essentiellement son étude sur le motif légendaire de l'empereur Jaune à quatre faces, figure évoquée sporadiquement dans la littérature transmise. Ainsi, une « Inscription de l'empereur Jaune », dont nous n'avons que le titre, se trouve listée parmi d'autres textes dans le *Hanshu* : la mention renvoyant forcément à un texte de bambou, le texte se présente pourtant comme une véritable inscription en lien avec l'empereur Jaune. Or, il paraît raisonnable de penser, d'après l'auteur, que l'« Inscription de l'homme de Bronze », incluse dans le *Shuoyuan* 說苑 de Liu Xiang 劉向 (77-6 av. J.-C.) et prétendument inscrite à l'origine sur une figurine de bronze, constitue une partie de cette même « Inscription de l'empereur Jaune ». Mais l'enquête s'enrichit d'une troisième piste : le manuscrit sur soie du début des Han « Établissement du mandat » (*Liming* 立命, partie des « Seize classiques » découverts sur un manuscrit de soie de Mawangdui) se présente en effet lui aussi comme une inscription originellement placée sur un récipient figurant un empereur à quatre faces. L'analyse successive de ces trois « inscriptions littéraires » donne lieu à des remarques très pertinentes sur les conséquences linguistiques de leur situation pragmatique : ainsi, l'auteur note que celles qui se réfèrent à des inscriptions sur objets contiennent le plus souvent des formes impératives, tandis que celles renvoyant à des inscriptions sur statues sont formulées à la première personne.

Dans un élargissement conclusif, la théorie est mise à l'épreuve d'un des textes fondateurs de la culture chinoise, l'auteur formant l'hypothèse que le *Laozi* (dont la version B succède au « Liming » dans le manuscrit Mawangdui) aurait pu contenir des passages évoquant l'« Inscription de l'homme de bronze », et, à l'instar des textes en lien avec l'empereur Jaune, avoir été un temps connecté à un medium doué d'autorité. Certains passages du *Laozi* (notamment ceux caractérisés par la première personne) auraient ainsi trouvé leur origine dans certains objets rituels, voire

figuratifs, ou du moins dans la conception mentale de tels objets, avant d'être radicalement décontextualisés, puis recontextualisés dans la forme qui nous est familière.

Le recueil s'achève par une forme de cas-limite, où non seulement texte et rituel fonctionnent de pair, mais où le texte et la pratique qu'il engage constituent la totalité du rituel. Constatant qu'à la différence de l'Europe moderne, les stèles funéraires des Han ne semblent pas seulement lues comme les repères de la naissance et de la mort, mais aussi comme une puissante incitation à la commémoration hymnique du défunt, K. E. Brashier déploie une ambitieuse analyse de la société han comme « culture mémorielle », où mémorisation et récitation des textes jouent un rôle fondamental. Les stèles des Han exemplifient cette culture d'abord en ce que leur présence tangible était censée préserver la mémoire du dédicataire, ensuite dans le fait que leurs inscriptions appelaient à la mémorisation et à la récitation en vue de la sacralisation du défunt. Brashier commence par rattacher cette prégnance de la mémoire dans la Chine ancienne aux pratiques éducatives : l'apprentissage précoce du chant et de la récitation des classiques (notamment du *Shijing*) est en effet conçu comme la première étape d'une maturation conduisant graduellement à la transformation éthique et rituelle.

Tout en analysant dans le détail la sémantique des termes exprimant cette capacité mémorielle, il repère ensuite dans un certain nombre de textes sur stèles les stratégies rhétoriques qui la mettent en œuvre (notamment le cliché, les lieux de mémoire reliant le dédicataire à un précédent fameux, ou encore la puissance mnémonique de la conclusion versifiée). En outre, il montre comment ces inscriptions se veulent de nouvelles versions du *Shijing*, leurs auteurs semblant parfois jouer les continuateurs des figures majeures de sa composition. Brashier termine en formulant une hypothèse convaincante sur les trous régulièrement situés un mètre et demi au-dessus de la base des stèles, et demeurés jusqu'ici une énigme pour les chercheurs. Rassemblant de nombreuses sources, il suggère que ces trous étaient utilisés pour offrir de la nourriture aux ancêtres, attestant par là leur proximité rituelle avec les bronzes Shang et Zhou. Le fait que, dans certains cas, les tailleurs de pierre aient donné la priorité au trou au détriment de l'intégrité du texte montre que, dans cet ultime exemple de texte ritualisé, la performance rituelle semble l'avoir totalement emporté sur les fonctions référentielles de l'écrit.

Quoique basé sur des matériaux fort divers et jusqu'ici pour la plupart sous-exploités, cet ouvrage ne se départ jamais d'une rigueur

infaillible dans l'exposition ainsi que d'un remarquable souci de conceptualisation. Par la richesse et la finesse des thèmes abordés, par la variété des disciplines mobilisées, le livre est susceptible d'intéresser la communauté sinologique dans toute sa diversité. Par l'effort de synthèse qu'il déploie et la fécondité de ses potentialités comparatistes (par exemple sur la notion de culture mémorielle), il mérite de séduire bien au-delà. Il s'agit en tout cas, à n'en pas douter, d'une des grandes réussites de l'histoire culturelle de la Chine ancienne.

Guillaume Dutournier
INALCO

Annette Kieser, *Grabanlagen der Herrscherhäuser der Südlichen Dynastien in China, 420-589, Geisterwege und Gräber im Spiegel der Geschichte*, Römisch-Germanisches Zentralmuseum Forschungsinstitut für Vor- und Frühgeschichte Monographien, volume 60, Mayence : Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums in Kommission bei Harrassowitz Verlag – Wiesbaden, 2004. xiii-189 pages, 32 ill. couleur

Publié avec soin, ce livre est le fruit d'une recherche portant sur les « chemins de l'âme » (*shendao* 神道) des dynasties du Sud et sur les tombes auxquelles ils sont associés. Les empereurs des dynasties Liu Song (420-479) et Chen (557-589) furent enterrés près de Nankin, tandis que ceux des Qi du Sud (479-502) et des Liang (502-557) préférèrent être inhumés dans leur région d'origine, l'actuelle Danyang, à environ 80 kilomètres à l'est de Nankin. À l'est et au sud des deux villes, la campagne est parsemée de sculptures d'animaux-gardiens monolithiques, de colonnes et de stèles en pierre, souvent d'une taille colossale, dont on peine à saisir l'organisation lorsqu'on parcourt la région. Malgré leur masse, malgré le matériau dont ils sont faits, les monuments ont assez mal résisté au temps. Certains sont très endommagés, d'autres ont disparu ou ont été déplacés, des inscriptions se sont effacées. La synthèse d'A. Kieser sur ces monuments funéraires est la première en Occident à prendre en compte trois ensembles de données indissociables : les groupes sculptés dans la pierre, les tombes fouillées dans la région et les sources écrites anciennes.

Cette monographie se compose d'une étude d'ensemble (p. 1-46) et d'autant de notices illustrées qu'il y a de chemins de l'âme recensés et/ou de tombes (p. 48-183). De nombreuses photographies en noir et blanc (j'en